

Les romans policiers de Yasmina Khadra: de l'aventure d'une écriture à l'écriture des aventures

Dr. Aziza Benzid

Département des Langues Etrangères

Filière de Français

Faculté des lettres et des langues

Université de Biskra

Introduction

Les romans policiers de Yasmina Khadra se détachent d'une manière considérable des romans policiers algériens écrits jusqu'alors, ils inaugurent de fait une nouvelle ère dans l'essor du genre policier algérien. C'est que ces récits offrent une vision du vécu algérien de la fin des années 80, mais surtout un témoignage de la réalité tragique qui oppresse la société algérienne dans les années 90. Ce drame que Khadra s'est empressé d'écrire et de décrire d'une manière différente, qui soit capable de rendre véritablement compte des événements meurtriers de cette époque. Alors, il a eu recours au cadre policier pour raconter ce nouveau pan de l'histoire de l'Algérie contemporaine noyé d'abord la quotidienneté, puis dans la violence et la terreur à travers le cycle Llob.

Yasmina Khadra : l'histoire d'un pseudonyme ou des pseudonymes ?

Se cachant derrière une identité féminine, l'écrivain algérien Yasmina Khadra a choisi de signer ses romans avec ce pseudonyme féminin (il dit que ce sont les deux prénoms de sa femme) en premier temps policiers dont *Morituri*,(1997), *Double blanc* (1997)

et *L'Automne des chimères* (1998), ainsi que *Les Agneaux du Seigneur* (1998) et *À quoi rêvent les loups* (1999) avant qu'il ne révèle sa véritable identité en 2001 en publiant *L'Écrivain* (2001), un récit autobiographique dans lequel Yasmina Khadra révèle être Mohammed Moulessehoul, un ex-officier supérieur de l'armée algérienne.

Cependant, Yasmina Khadra n'est pas le seul pseudonyme que l'écrivain a utilisé pour publier ses romans. *Le commissaire Llob* est son autre pseudonyme pour lequel il a opté pour signer ses premiers romans qui ont marqué sa carrière d'écrivain de fictions policières avec *Le dingue au bistouri* en 1990, puis *La foire des enfoirés* en 1993 dont le personnage principal est le Commissaire Brahim Llob.

Les pseudonymes de Yasmina Khadra semblent marquer la volonté de l'auteur de séparer sa carrière militaire de sa carrière littéraire, il s'en explique ainsi :

« En 1989 contraint de me retrancher derrière un pseudonyme pour échapper à la censure militaire, je situe l'ensemble de mes romans dans leur contexte précis. La clandestinité allait me délivrer de l'ensemble des entraves qui, jusque-là, empêchent mes inspirations de se transcrire fidèlement dans le texte. Le premier essai est concluant : en inventant le commissaire Llob, flic et écrivain, je réconciliais le soldat que j'étais avec le romancier que j'ambitionnais de devenir.»^[1]

Sans oublier toutefois que l'écrivain algérien a publié nombreux romans au milieu des années 1980 sous son véritable nom, Mohammed Moulessehoul comme *La fille du pont* en 1985, *El Khahira* en 1986 et *Le privilège du phénix* en 1986.

Le roman policier : le choix d'un genre

Contrairement au roman policier français dont l'origine remonte au XIX^e siècle, le genre policier ^[2] est assez récent en Algérie, son origine remonte aux années 70 avec les romans de Youcef Khader qui ont donné le signal pour la naissance du genre policier en Algérie. Apparemment, la société algérienne n'était pas prête pour recevoir ce genre paralittéraire, du fait de son occupation à la recherche de son identité, après une longue histoire de colonisation, ce que remarque d'ailleurs Christiane Chaulet-Achour en disant que :

«La société qui met en place ses structures après l'indépendance du pays n'est pas propice à ce qui fait le terreau habituel du « policier » qui émerge dans des sociétés urbaines, industrialisée et centrée sur l'individu : elle a alors tendance à mêler des tensions de modernité à un repli plus ou moins marqué sur des valeurs identitaires plus anciennes, niées ou occultées dans le contexte colonial.(.....) L'heure est plus à la mémoire collective et au héros exemplaire qu'à celle d'une enquête individuelle au service d'un destin personnel. »^[3]

La phase d'industrialisation et d'urbanisation qu'a connue l'Algérie après l'indépendance, surtout pendant les années 70, a favorisé l'émergence de la forme policière sur la scène littéraire algérienne. Les premiers romans policiers algériens, ceux des années 70, s'inscrivent plutôt, quant à leurs structures et à leurs thèmes, dans le sillage des romans d'espionnage occidentaux en vogue à cette époque qui mettent en scène le conflit idéologique entre les pays capitalistes et les pays communistes qui atteint son apogée pendant cette décennie.

Ce conflit est assumé par des agents spéciaux qui ont pour mission première, de défendre les idées politiques de leurs gouvernements.

En imitant ces romans d'espionnage, les premiers récits policiers algériens, notamment ceux de Youcef Khader et d'Abdelaziz Lamrani, se mettent, eux aussi, à la mode occidentale, et ancrent leurs thèmes dans le discours politique de l'Algérie à l'époque, c'est à dire le soutien des peuples opprimés, surtout arabes et africains, ainsi qu'une opposition violente à l'impérialisme. Les héros de ces fictions policières deviennent par conséquent les protecteurs de cette orientation idéologique et politique qui imprégnait le climat étatique des années 70.

Il est à admettre donc que la véritable constitution du roman policier algérien a été faite avec la publication du roman de Yasmina Khadra *Le dingue au bistouri* en 1990 sous le pseudonyme du Commissaire Llob, et qui sera suivi par *La foire des enfoirés* en 1993. Ces deux romans vont être suivis par la trilogie : *Morituri*, *Double Blanc* et *L'Automne des chimères ainsi que La part du mort* publié en 2004. L'auteur de *Morituri*, même s'il inscrit ses récits dans le sillage des enquêtes policières de ses prédécesseurs, marque un besoin de renouveler ce genre naissant en Algérie et lui donner un nouvel éclat, même si le créateur du Commissaire Llob avance d'abord la visée de divertissement comme raison principale de son choix du policier:

«Je suis venu au polar par fantaisie, histoire de jouir de la grande liberté que me procurait la clandestinité. L'ambition du Dingue au bistouri était d'abord de divertir, de tenter de réconcilier le lectorat algérien avec la littérature. Celle-ci était devenue de plus en plus ésotérique, de moins en moins enthousiasmante. Si on m'avait dit, à l'époque que mon

commissaire Llob allait franchir les frontières du bled et séduire des milliers de lecteurs en France, puis en Europe, je ne l'aurais jamais cru. »^[4]

Le *Dingue au bistouri* a été donc écrit dans ce premier souci de divertir à travers une enquête policière menée par un commissaire original et originaire de l'actualité algérienne, celle du début des années 90. *Le dingue au bistouri* est salué par la critique à l'époque : « *Enfin on sort des conventions et des précautions, note Jean Déjeux : critique de la société pourrie, style enfiévré, argot savoureux, clins d'œil par-ci par-là. Du sang, il y en a autant qu'on en veut avec ce dingue qui étripe ici et là. De la tendresse aussi. Pour la première fois, voilà donc un « polar » à la hauteur.* »^[5]

Donc, ce roman remplit parfaitement son contrat auprès du lecteur algérien qui y trouve tous les ingrédients de l'enquête policière ; il va au-delà du simple divertissement et du plaisir à la lecture des romans policiers, car ce premier roman du Commissaire Llob est une critique sociale de l'Algérie de la fin des années 80. *Le dingue au bistouri* sera suivi par *La foire des enfoirés* en 1993 signé toujours par le pseudonyme du Commissaire Llob. Cette fiction policière est la deuxième et aussi la dernière que Yasmina Khadra a tentée dans ce genre paralittéraire sous ce pseudonyme. L'auteur de *Monituri* a même refusé la réédition de ce roman parce qu'il le considère comme « *un navet insipide d'une rare maladresse.* »^[6]

Ainsi, cette première expérience du genre policier publiée sous la plume du Commissaire Llob marque l'entrée de Yasmina Khadra dans le monde de la littérature criminelle. Cependant, la véritable

consécration de cet auteur dans le genre se fait avec la publication de *Morituri* en 1997, en France, sous la signature de Yasmina Khadra. La pseudonymie semble lui réussir et lui donner un champ large pour s'exprimer librement sur le mal qui ronge le pays, ce qu'il ne pouvait faire sous son véritable nom, Mohamed Moulouhoul, et son activité au sein de l'armée algérienne.

Maintenant, il ne s'agit plus d'une question de divertissement ou d'une simple lecture de plaisir et d'évasion, comme dans les deux premiers romans. Pour l'écrivain, le recours au cadre policier n'est nullement gratuit, il semblerait même d'une grande nécessité, dans cette phase de l'histoire de l'Algérie pour témoigner de l'horreur qui l'a façonné. Ce que l'auteur ne manque pas de souligner une fois encore en disant que :

« Ecrit conformément au genre noir, mes romans policiers répondaient à un souci d'ordre purement pédagogique pour rendre compte du dérapage politique et de la régression sociale qui caractérisaient l'Algérie des années 80 avant de sombrer corps et âme dans le gouffre intégriste. Ce choix, bien qu'irréfléchi au commencement, consistait surtout à rapporter des atrocités inouïes sans traumatiser le lecteur. L'humour et le cynisme hilarant de mon commissaire s'exerçait sous une forme thérapeutique. De cette façon, on pouvait voir sans se culpabiliser. La tragédie algérienne dépassait l'entendement. Mes polars l'expliquaient dans la fidélité mais avec un maximum de précaution. »^[7]

Une fois la question du choix du genre policier bien résolue, Yasmina Khadra n'avait qu'à suivre les règles du genre dans ses romans, à commencer par la création d'un enquêteur ; c'est ce qu'il fait dès l'écriture du *Dingue au bistouri* en créant le Commissaire Ibrahim

Llob présenté comme un : « *preux chevalier des temps modernes.* » (*Le dingue au bistouri*, p.74) et qui représente parfaitement le citoyen algérien, absorbé dans la vie quotidienne du petit peuple avec ses tracasseries, ses habitudes et ses traditions.

Loin donc d'être un héros surnaturel, le commissaire est présenté comme un homme ayant « *cinquante piges et des poussières* » (*Le dingue au bistouri*, p.49) marié et père de famille (il a quatre enfants) et qui a beaucoup d'estime pour sa femme, Mina, présentée comme une épouse exemplaire. Khadra semble rendre hommage à la femme algérienne à travers cette figure féminine, en saluant son courage et sa bravoure dans les moments difficiles. Il le montre clairement lors du dévoilement du nom de plume derrière lequel se cache le Commissaire Llob lors de son écriture de *Morituri* :

« -Alors, comme ça, tu t'appelles Yasmina Khadra, maintenant? Sincèrement, tu as pris ce pseudonyme pour séduire le jury du prix Femina et pour semer tes ennemis ?

- C'est pour rendre hommage au courage de la femme parce que, s'il y a bien une personne à les avoir en bronze dans notre pays, c'est bien elle.» (*L'Automne des chimères*, p.801)

Dans une autre optique, le Commissaire Llob ne part pas seul à l'aventure policière. Il est toujours accompagné de collaborateurs comme tout récit policier qui se respecte. On trouve d'abord la figure de son assistant Lino qui l'accompagne toujours dans ses enquêtes, sans oublier Baya la secrétaire, et le dirlo, Monsieur Menouar, (le directeur du commissariat central) qui ancrent eux aussi les romans policiers de Yasmina Khadra dans le genre sériel, ainsi que d'autres compagnons du travail policier comme l'inspecteur Serdj, l'inspecteur

Dine et l'inspecteur Bliss, le protégé du dirlo et le capitaine Berrah de l'Obs, c'est que : «*Y. Khadra respecte l'un des critères du genre : la série. Comme San Antonio et d'autres romanciers du polar, c'est la continuité au niveau du style, de la structure, du lieu de l'action (Alger), des personnages récurrents (Llob, Lino, le dirlo, la secrétaire...)*»^[8]

La trilogie Llob: affirmation du roman policier algérien.

La trilogie de Yasmina Khadra *Morituri*, *Double blanc* et *L'Automne des chimères* de Yasmina Khadra se donne comme une réflexion profonde et lucide sur les événements qui ont agité l'Algérie, depuis l'arrêt du processus électoral de 1992 et la dissolution du parti politique FIS. A cet égard, pour l'auteur algérien, l'enquête policière semblerait être une *enquête-prétexte* qui déborde de son cadre générique, pour dévoiler un contexte brûlant ; celui de l'intégrisme religieux.

Prenant donc le drame des années 90 comme pivot de ses thèmes, cette trilogie policière éditée en France, se fait une dénonciation, une réflexion critique sur les événements douloureux qui ont tourmenté cette période de l'histoire de l'Algérie contemporaine. La trilogie se noie dans le drame qui a écartelé la société algérienne pendant les années 90 et ses thèmes gravitent autour des éclats de cette tragédie, saignant le peuple algérien à mort. La saga du Commissaire Llob se meut ainsi à l'intérieur de la crise algérienne et devient le récit dramatique d'une société en proie à des abus de pouvoir : «*Les romans de la trilogie (...) assument d'autres caractéristiques : ils ne concernent plus les crimes d'un seul individu mais plutôt ceux de*

véritables organisations de haut niveau, en décrivant le cadre complet de la société algérienne.»^[9]

En fait, dans le sillage de cette actualité critique et assistant à un spectacle dramatique au temps de sa carrière militaire, Yasmina Khadra écrit *Morituri*^[10], c'est le premier volet d'une trilogie, dont la roue de proue est la violence intégriste. *Morituri*, ce mot d'origine latine, signifiant « *ceux qui vont mourir* » et évoquant la mort des gladiateurs^[11] lors des combats qui se déroulaient à Rome, est témoin de la fureur meurtrière qui plane sur l'Algérie des années 90.

En choisissant un tel titre, Yasmina Khadra semble dire que ses protagonistes savent qu'ils vont tôt ou tard mourir; victimes de la terreur qui saccage l'Algérie, cependant, ils s'offrent à la mort, conscients de faire leur devoir envers leur pays. *Ceux qui vont mourir*, ce n'est pas seulement le lieutenant Serdj (selle de cheval en arabe) collègue et ami du Commissaire Llob, qui meurt assassiné. Cette offrande à la mort se prolonge tout au long des deux autres volets de la trilogie; elle trouve son point culminant dans *L'Automne des chimères*, où on peut dire qu'il y'a une mort collective des protagonistes dont le pivot principal est le Commissaire Llob lui-même.

D'ailleurs, ce ton tragique est annoncé dès l'incipit du roman : « *saigné aux quatre veines, l'horizon accouche à la césarienne d'un jour qui, finalement, n'aura pas mérité sa peine* » (*Morituri*, p.459). Les idées de mort et de naissance difficile s'entremêlent pour prophétiser ce que sera le récit d'une enquête policière, voulant être plus qu'une recherche de la vérité et du rétablissement de l'ordre. C'est surtout « *une comédie humaine tout en noir (...) où s'entrechoquent les*

manipulateurs, les assassins psychopathes, les cadavres des dupes au grand cœur, sans un soupçon de rédemption. »^[12]

La trame de *Morituri* tourne autour d'une enquête menée par le Commissaire Llob chargé de trouver une jeune fille disparue, Sabine dont le père est Ghoul Malek (Ghoul signifie ogre en arabe), un ancien militant du FLN. C'est un « *Membre influent de l'ancienne nomenclature, (...) un big brother particulièrement redouté au temps du parti unique.* » (*Morituri*, p.477) Et malgré sa prétendue retraite de la scène politique après les événements du 5 octobre 1988, c'est toujours un homme redoutable et puissant qui depuis les hauteurs d'Alger où se trouve son palais, dresse des plans funestes pour l'avenir économique et politique de l'Algérie.

Au fur et à mesure de son enquête, le Commissaire Llob découvre le guet-apens préparé par Abou Kalybse (le père de l'Apocalypse); un émir dont la tâche consiste à assassiner les intellectuels du pays mais le véritable investigateur de la mafia politico-financière est Ghoul Malek lui-même. L'enquête se complique par le danger de mort qui plane sur le Commissaire Llob et sa famille, cette dernière est évacuée rapidement à Bejaia chez des cousins.

Le dénouement de l'intrigue se fait dans un face-à-face tumultueux entre Llob et Ghoul qui se termine par la mort de ce dernier, exécuté par le commissaire, contraint de faire la justice lui-même pour venger toutes les victimes de la violence intégriste dont son collègue l'inspecteur Serdj fait partie.

Les enquêtes du Commissaire Llob se poursuivent avec *Double blanc*^[13] qui renvoie au jeu de dominos. L'intrigue de ce second volet

de la trilogie tourne autour de l'assassinat de Ben Ouda^[14] (le fils de la jument en arabe) ; ancien diplomate et auteur d'un livre « *Le rêve et l'Utopie* » : « *un époustouflant réquisitoire contre le socialisme scientifique d'un ancien monteur d'ânes* » (*Double blanc*, p.608). Empruntant plusieurs pistes de recherche, le Commissaire Llob, accompagné toujours de son assistant Lino et d'Ewegh Seddig (un ancien para, d'une carrure colossale, et nouvellement affecté au service de Llob), trouve le mobile de la décapitation de Ben Ouda. Il s'agit d'un programme pour ordinateur que ce dernier avait en sa possession : H-IV, la Quatrième Hypothèse qui est « *un programme diabolique conçu par un groupe d'opportunistes friqués pour faire main basse sur le patrimoine industriel du pays.* » (*Double blanc*, p. 725)

L'enquête du Commissaire Llob, peuplée de meurtres et de faux indices, le mène finalement vers Dahmane Faïd, un riche magnat qui « *pèse un tas de milliards* » (*Double blanc*, p.675). Il est le chef de ce complot diabolique contre l'économie algérienne. Mais c'est Abderrahmane Kaak (Kaak signifie gâteau en arabe) qui s'avère vers la fin du roman, l'instigateur de l'assassinat de Ben Ouda, et qui par cet acte, voulait impliquer Faïd et procéder à son élimination. Mais cette fois-ci, le Commissaire Llob, après avoir arrêté Dahmane Faïd, laisse le soin à Kaak de mettre fin à sa vie: la partie de jeu de dominos est terminée. Ce n'est pas comme dans *Morituri*, où Llob était obligé d'aller au-devant de la mort et de la réclamer comme ultime justice pour Abou Kalybse.

Si dans *L'Automne des chimères*, le troisième volet de la trilogie, le lieu d'action au début est Alger, le reste des événements se

passé dans l'arrière-pays, exactement à Igidher, un village kabyle (la région natale de Llob). Le déplacement de l'intrigue vers la terre natale du Commissaire Llob s'accompagne de son relèvement de ses services au sein de la police algéroise, suite à son écriture de *Morituri*. Comme son titre l'indique, *L'Automne des chimères*, l'Automne de la vie où, un par un, les amis du Commissaire Llob vont disparaître à commencer par Idir Nait-wali, son frère Arezki, Da Achour, suivi par Llob lui-même, assassiné à la fin du roman sous des balles inconnues.

De surcroît, la chimère ^[15], la créature mythologique qui a une tête de lion, un ventre de chèvre et une queue de serpent (ou de dragon), est un monstre qu'il s'avère difficile de combattre de front. La chimère n'incarne-t-elle pas la vague de violence qui a déferlé sur l'Algérie et dont l'origine est multiple : politique, économique et sociale? Face à cette fureur meurtrière qui menaçait d'engloutir le pays, il devenait urgent de lui faire front. Il fallait la combattre comme l'a fait jadis le chevalier Bellérophon. Ainsi, dans *L'Automne des chimères*, la résistance se forme contre la violence intégriste avec des « patriotes de la région » (*L'Automne des chimères*, p.880) à Igidher. Ce mouvement de résistance fait référence à celui qui a pris naissance dans toute l'Algérie, au moment où le terrorisme battait son plein au milieu des années 90, et trouvant en face de lui, des hommes ordinaires qui ont pris les armes pour défendre leur pays ensanglanté.

Cependant, ce dernier roman ne met en scène, aucune intrigue policière proprement dite. Il s'agit plutôt d'un journal intime où Llob évoque des souvenirs d'enfance, des journées sans tracas d'antan pour lesquels, il éprouve de la nostalgie et du regret : « *Nous étions une race*

d'hommes libres, et nous nous préservions du monde de ses bêtes immondes, de ses machines et de ses machinations, de ses manifestes et de ses manifestations, de ses investitures et de ses investissements. » (L'Automne des chimères, p.p768-769)

L'Automne de chimères s'achève avec la mort de Llob à la fin du roman : « on a tiré à partir d'une voiture qui roulait dans ce sens. Ils ont carrément vidé leurs chargeurs sur lui. Ils ne lui ont laissé aucune chance. » (L'Automne des chimères, p. 920) L'assassinat de Llob est survenu suite à son licenciement du corps de la police pour avoir écrit *Morituri*. Ainsi, le commissaire Llob se révèle lui-même un écrivain, donc un intellectuel, ce qui va faire de lui une cible parfaite pour la violence intégriste pourchassant les hommes de lettres et les artistes, c'est que :

« Les intellectuels représentent un danger dans ce qu'ils peuvent introduire de nouveau dans le pays. Ils permettent une approche de différentes sortes de connaissances, de plusieurs cultures et de plusieurs langues. Ils défendent une certaine ouverture du pays, ouverture vers les « autres », ouverture d'esprit et de pensée. »^[16]

Alors de tout temps, les écrivains dérangent, parce qu'ils sont la conscience de la société et de sa mémoire, ce que Yasmina Khadra semble penser justement en disant :

« Les écrivains sont les prophètes, des visionnaires, des sauveurs de l'espèce humaine. Ils n'interprètent pas le monde, ils l'humanisent. J'ai toujours voulu être au service de ce dernier bastion contre l'animalité. Devenir un des phares qui bravent les opacités de l'égarement ».^[17]

Llob a été tué parce que sa vocation d'écrivain lui permettait de faire une analyse chirurgicale de la tragédie algérienne et d'en connaître les causes. Alors il devait mourir parce qu'il « *dérangeait* ». Il le dit lui-même :

« *Je dérange, remue la merde. Ça peut être n'importe qui : la mafia, les politiques, les intégristes, les rentiers de la révolution, les gardiens du Temple, y compris les défenseurs de l'identité nationale qui estiment que le seul moyen de promouvoir la langue arabe est de casser le francisant. Je suis écrivain, Lino, l'ennemi commun numéro 1.* » (L'Autonome des chimères, p.838)

Cette mort semblait nécessaire pour montrer la cruauté de la réalité algérienne des années 90 et ses conséquences les plus dramatiques sur la société et surtout sur son élite. A travers cette trilogie, Yasmina Khadra s'est attaqué avec brio à une critique sociale et politique de ces événements à travers cette série d'enquêtes du Commissaire Llob, qui reste un témoignage et une dénonciation de cette période particulière de l'histoire de l'Algérie contemporaine.

Quant à *La part du mort* de Yasmina Khadra publié en 2004, bien qu'il n'ait pas bénéficié d'une grande couverture médiatique, il vint appuyer la production de l'écrivain par la mise en scène, une fois encore, des enquêtes du Commissaire Llob, ressuscité après avoir été tué par des inconnus dans *L'Automne des Chimères*. Ce roman diffère de la trilogie par son insertion dans le climat politique particulier de 1988, et même un flash-back sur la veille de l'indépendance. En fait, ce quatrième roman plonge le lecteur dans la nuit du 12 au 13 mai 1962 où les harkis se retrouvent à la merci des combattants de l'armée de

libération nationale, après le départ des forces françaises en cette nuit-là. Ce retour vers le passé de la guerre de libération a été déclenché par l'enquête du Commissaire Llob sur l'éventuelle grâce d'un dangereux psychopathe, connu sous les initiales de SNP par la justice algérienne, donnant le signal de départ pour les péripéties du policier, qui va être accompagné cette fois-ci, d'une jeune historienne et journaliste qui veut connaître la vérité exacte sur les événements de cette fameuse nuit.

La part du mort semble être une seconde tentative^[18] de la part de l'auteur de *Morituri* de procéder à une sorte d'autopsie du climat politique et social des années 80, après avoir pris la décennie noire comme toile de fond de ses trois romans policiers précédents. Ce qui fait la particularité de ce roman, c'est son intrigue tissée loin de l'habituelle thématique de la violence terroriste de la trilogie, et qui aborde un sujet épineux de l'histoire de la guerre d'Algérie, celui des harkis. Et comme d'habitude dans ses romans policiers, Khadra accompagne l'enquête policière d'une enquête politique, où l'Histoire joue le rôle principal.

Conclusion

Force est de constater donc que Khadra semble s'être approprié le genre policier, pas seulement pour un simple effet ludique, comme il semblait le penser au départ, mais surtout pour rendre compte de certains projets socio-historiques, qui lui tiennent à cœur comme l'introspection des rouages du terrorisme des années 90 ainsi que la dénonciation de la réalité sociale, politique et économique des années 80. L'auteur semble éprouver le besoin de défendre ces thématiques, à travers les enquêtes de son héros et ses aventures criminelles.

Bibliographie

1. AMARA Karim, “2010, les 40 ans du polar algérien”, *Le Soir d’Algérie*, culture littéraire sur : <http://www.lesoirdalgerie.com/articles/2010/05/27>
2. BURTSCHER-BECHTER, B, MERTZ-BAUMGARTNER, B “*Subversion du réel : stratégies esthétiques dans la littérature algérienne contemporaine*, l’Harmattan, Paris, 2001.
3. CANU, Claudia, “Le Roman policier en Algérie. Le cas de Yasmina Khadra”, *Francofonie* n°16, Espagne 2007 sur : www.redalyc.org.
4. CHAULET-ACHOUR, Christiane, “Le polar algérien”, sur : <http://www.culturesud.com>.
5. DÉJEUX, Jean, *La littérature maghrébine d’expression française*, Presses Universitaires de France, Paris, 1992.
6. DOUIN Jean Luc, “ Yasmina Khadra se démasque” *Le Monde*, 12 Janvier 2001.
7. KAHOUAH, Abdelmajid, “ Note de lecture sur *Morituri* de Yasmina Khadra”, *Revue des littératures du sud*, N°146, Nouvelle génération, Octobre – Décembre, 2001.
8. KHADRA Yasmina, Commissaire Llob, *Le Dingue au bistouri*, Laphomic, Alger, 1990, Flammarion, Paris, 2001.
9. KHADRA Yasmina, *La foire des enfoirées*, Laphomic, Alger, 1993.
10. KHADRA Yasmina, *Morituri*, 1^{ère} éd., Baleine, 1997, 2^{ème} éd., *Le quatuor algérien*, Gallimard, Paris, 2008.

11. KHADRA Yasmina, *Double blanc*, 1^{ère} éd., Baleine, 1997, 2^{ème} éd., *Le quatuor algérien*, Gallimard, Paris, 2008.
12. KHADRA Yasmina, *L'Automne des chimères*, 1^{ère} éd., Baleine, 1998, 2^{ème} éd., *Le quatuor algérien*, Gallimard, Paris, 2008.
13. KHADRA Yasmina, *La part du mort*, 1^{ère} éd., Julliard, 2004, 2^{ème} éd., *Le quatuor algérien*, Gallimard, Paris, 2008.
14. MERAHI Youcef, *Qui être-vous Monsieur Khadra.*, Entretien avec Yasmina KHADRA , Sedia, Alger, 2007.
15. SIMON, Catherine, “ L'inévitable universalité du roman policier ”, *Le Monde*, 6 octobre 2000.

[1] KHADRA, Yasmina, “Du roman noir au roman blanc ”, in *Subversion du réel : stratégies esthétiques dans la littérature algérienne contemporaine*, l'Harmattan, Paris, p.115.

[2] Il s'agit du roman policier algérien d'expression française.

[3] CHAULET-ACHOUR, Christiane, “Le polar algérien”, sur : <http://www.culturesud.com>.

[4] SIMON, Catherine, “ L'inévitable universalité du roman policier ”, *Le Monde*, 6 octobre 2000.

[5] DÉJEUX, Jean, *La littérature maghrébine d'expression française*, Presses Universitaires de France, Paris, 1992, p.90.

[6] KHADRA, Yasmina, *Qui être-vous Monsieur Khadra.*, Entretien avec Youcef Mérahi, Sedia, Alger, 2007, p.18.

[7]Ibid.

[8] BOUDJAJA, Mohamed cité par Amara Karim, “2010, les 40 ans du polar algérien”, in *Le Soir d'Algérie*, culture littéraire sur : <http://www.lesoirdalgerie.com/articles/2010/05/27>.

[9] CANU, Claudia, "Le Roman policier en Algérie. Le cas de Yasmina Khadra", in *Francofonie* n°16, Espagne 2007 sur : www.redalyc.org.

[10] *Magog* était le premier titre de *Morituri* avant que ce dernier se fasse publier par Gallimard sous ce titre-là.

[11] Les gladiateurs dans la Rome antique prononçaient devant l'empereur l'expression suivante avant le commencement du combat : « *Ave Caesar, morituri te saluent !* » qui veut dire (salut César, ceux qui vont mourir te saluent !).

[12] KAHOUAH, Abdelmajid, " Note de lecture sur *Morituri* de Yasmina Khadra", *Revue des littératures du sud*, N°146, Nouvelle génération, Octobre – Décembre, 2001.

[13] *Double blanc* est une pièce de jeu de dominos que les Européens ont rajouté à ce jeu d'origine chinoise. C'est une pièce qui ne porte aucune ligne sur ses deux cases séparées d'un trait pour la différencier de l'autre face. Yasmina Khadra en choisissant tel titre pour ce second volet de sa série, semble dire que la tragédie algérienne n'a pas une source bien définie, tout est confus dans le chaos de violence meurtrière dans laquelle vit l'Algérie, la partie de dominos devient une partie avec la mort, frôlée quotidiennement.

[14] « *Ben, c'était une autre paire de manche. Il avait de la classe. Il avait du talent. (...) Ben était un idéaliste. Il s'accordait à dire qu'il n'y a pas pire apocalypse qu'une culture sinistrée.* » (*Double blanc*, p.723-724).

[15] Dans la mythologie grecque, la chimère est une créature fantastique qui se compose de plusieurs animaux. Sa description la montre comme ayant une tête de lion, un corps de chèvre et une queue de serpent, crachant du feu et dévorant les humains. La chimère est la fille de typhon et d'Echidna. À cause de son massacre de la région de lycée (en Asie Mineure), le héros Bellérophon la tue, aidé par son cheval ailé Pégase.

[16] CANU, Claudia, op.,cit.

[17] KHADRA, Yasmina, cité par Jean Luc Douin, in " Yasmina Khadra se démasque" *Le Monde*, 12 Janvier 2001.

[18] Si nous considérons *Le dingue au bistouri* comme une première expérience policière de Khadra, prenant les années 1980 comme contexte pour l'enquête de Llob.